

ESTELLE NOLLET

LE BON,  
LA BRUTE, ETC.

roman

ALBIN MICHEL

«Je suis un type, juste un type», c'est ce qu'il gémissait tandis que son arcade sourcilière éclatait et qu'il se ratatinait, les genoux dans le menton, les mains sur l'aine et les paroles qui deviennent cris, qui deviennent pleurs.

Quand on est à terre on ne pense à rien, juste au temps. On compte les secondes comme des coups et on regarde l'horloge de sang et l'horloge de bile acide qui remonte l'œsophage quand ça touche à l'estomac, et l'horloge de flashes noirs quand ça cogne la tempe, c'est ça qu'on regarde en se demandant combien de temps on va tenir, combien de temps il faudra avant que ça s'arrête. Parce que ça s'arrête toujours. On compte combien de temps ça peut prendre avant qu'on ne soit plus en vie.

«Je suis un type.» C'est ce qu'il répondait. Et parfois il se faisait casser la gueule.

Oui, juste un type, qu'est-ce qu'il pouvait dire d'autre? Et il baissait les yeux. Ceux qui ne le

frappaient pas s'en allaient incrédules en secouant la tête et parfois en secouant des larmes qui s'envolaient comme les gouttelettes d'une pluie désespérée. Et lui calait ses yeux dans ses pieds et il continuait son chemin.

Dans les rues il marchait toujours la tête baissée et il se demandait si l'attraction terrestre allait finir par les aspirer, ses yeux, s'ils allaient se décrocher dans un petit cri et tomber, deux globes d'un blanc laiteux sur le bitume, leur cornée s'y éraflant et leurs iris bleus trempant dans une flaque de boue, roulant dans le liquide terreux, piétinés par mille semelles, explosant comme des raisins. Mais ils ne tombaient pas.

Ses yeux pour qu'ils arrêtent il aurait fallu qu'il les arrache. Ça aurait changé sa vie. Quand on est un enfant on peut arracher les pétales d'une fleur les pattes d'une mouche le tissu des fauteuils mais pas ses propres yeux. Et quand on est un adulte, eh bien il est trop tard, on n'a plus envie de détruire quoi que ce soit, les choses se débrouillent assez bien pour s'en aller d'elles-mêmes sans avoir de coup de main.

Alors il est resté le cauchemar des gens, un cauchemar éveillé.

Il l'a toujours été. Celui de ses parents, celui des couples venus l'adopter mais qui fuyaient aussitôt, celui de ses instituteurs puis de ses professeurs, celui des femmes qu'il convoitait, celui de celles qu'il attirait, celui de ses employeurs, celui de ses collègues, le cauchemar

de tous ceux dont il renvoyait le pénible reflet dans un miroir qu'ils n'avaient pas choisi.

Quand ils l'ont abandonné, ses parents lui avaient bandé les yeux. D'un morceau de tissu noir. Qui maintenait ses paupières bien fermées. Sa mère l'a laissé à la porte d'un couvent, dans une poussette, avec un petit mot sur un papier épinglé à son pyjama : « Personne n'en voudra, c'est un enfant du Diable », d'une écriture fine et posée, un acte bien réfléchi. Puis elle est partie, ne laissant derrière elle qu'un parfum fruité mêlé à l'odeur de la rancœur.

Les sœurs avaient prévenu le commissariat, et la brigade de protection des mineurs l'avait placé dans un foyer d'accueil. Le docteur Montagny de l'unité médico-judiciaire avait attesté la présence de bleus sur son ventre et de somnifères dans son sang, pour qu'il reste sagement dans sa poussette le temps d'être découvert.

Il avait à peine dix mois quand ses parents l'ont abandonné. Les choses se sont passées comme l'avait dit sa mère, personne ne l'a adopté.

Il a trente ans aujourd'hui et il est toujours seul. À regarder ses pieds.

# PREMIÈRE PARTIE

Onze heures du soir, il faisait froid, et quelques personnes étaient venues réchauffer leur carcasse de l'intérieur. Un vieux barman penchait les sillons de sa peau grise sur des verres ternis qu'il remplissait d'un geste fatigué avant de se recaler dans son coin, de s'allumer une clope, de planter son regard au-dehors par la porte vitrée en laissant la cigarette se consumer au bout de ses doigts jaunis comme des feuilles prêtes à tomber, c'est la fin de l'automne.

Une soirée calme, aux invités solitaires qui ne se mêlaient pas, retenant de leurs deux mains leur verre de peur qu'il ne s'échappe. Un vieux bar de quartier, et un début de nuit glacée avec des radiateurs de whisky partout, et des restes d'âmes épuisées autour.

Il tira un tabouret qui se trouvait près de cette jeune femme qu'un peintre aurait mise dans le mauvais tableau, jolies bottes et jambes fines, les mêmes épaules courbées que tous, le nez dans le même liquide ambré. Et une fois n'est pas coutume : il eut envie de savoir.

« Arrêtez de me fixer. » Elle l'a dit sans même tourner la tête, presque sans bouger les lèvres.

« Je voudrais que vous me regardiez.

– Pourquoi ?

– Regardez-moi. »

Elle a soupiré, s'est aidée de son bras droit pour pousser sur le comptoir et faire tourner le tabouret, puis elle l'a fixé, comme il l'avait demandé, d'un regard ni dur ni fier ni arrogant, plutôt vide si l'on ne compte pas les deux iris d'un marron un peu trop clair, les deux pupilles d'un noir d'abîme, et la petite tache brune comme une miette de brownie tombée dans le lait de l'une des deux cornées. Puis la jeune femme a de nouveau fait face à son verre en ne disant rien d'autre que : « C'est fini ? »

C'est à cet instant précis que tout a commencé, alors qu'il lissait de la main l'assise de moleskine lustrée des années de culs qui s'y étaient posés. Au barman, sans le regarder, il a commandé un soda et il a frotté sa main sur son jean pour la réchauffer avant de la tendre à la femme : « Je m'appelle Banguerosa. » Elle ne l'a pas saisie. Alors il a de nouveau frotté sa main contre sa cuisse, et il n'a plus parlé.

« Découragé, déjà ? » Elle eut une ébauche de sourire.

« Je cherche une transition.

– Les transitions dans la vie ça n'existe pas. C'est

juste un joli mot pour “perte de temps”. Je m’appelle Nao.

– Bien. » Mais il lui fallait une autre preuve. « Qu’est-ce que vous aimez faire dans la vie, Nao ? »

Elle a bu lentement son whisky puis elle a pris une petite inspiration, de celles qu’on prend avant de s’élan- cer d’un plongeur en se demandant si le maillot de bain va rester en place à l’arrivée : « La cuisine. J’aime faire la cuisine. Quelqu’un qui aime manger est quelqu’un qui aime vivre... », et tandis qu’elle continuait « poulet à l’angevine... quenelles en brioche... matelote de congre aux pruneaux... épaule d’agneau à la boulangère », il regardait sur le dos de sa main droite les quatre courbes rougeâtres sous les têtes métacarpiennes de l’index et du majeur. Quatre lignes imprimées dans la chair par une rangée de dents.

« Œufs à la lorraine. »

Deux doigts dans la gorge.

« Croquettes de porc à la mode des Isles. »

Cette fille-là aimait vomir. Pas manger. Elle mentait. Jamais il ne s’était senti aussi bien.

Il s’est étiré le dos comme un gros matou, il ne comprenait pas ce qui se passait mais il s’en foutait, elle mentait, c’était tout ce qui importait.

« Et vous ? Qu’aimez-vous faire ?

– J’aime regarder le sol.

– Ha. » Elle a fait un signe au barman qui s’est avancé pour la resservir. « Ça ne vous ennuie jamais ?

– À regarder toujours la même chose on finit par s’attacher. On s’attache parce qu’on s’habitue. On s’habitue. Quand on n’a pas le choix. »

À force de le regarder encore et encore, Banguerossa, le sol, il le pensait vivant. La peau d’un gros géant qui sommeille. Rougeaude quand le bitume est rosé comme sur les quais, bleuie de froid quand il est gris et mouillé sur les trottoirs. Pelée lorsque le sol est pavé, cloquée de coups de soleil quand le goudron bouillonne en été. Irritée et boutonneuse quand les graviers recouvrent les allées. Pleine de gerçures lorsqu’un lino craque.

Pour Banguerossa, les quelques brins d’herbe jaunie jaillissant çà et là de l’asphalte en hiver étaient autant de poils blonds, et la mousse qui s’insinuait dans les interstices du bitume, rien d’autre qu’une infection suintant dans des plaies jamais refermées, jamais soignées. Et lorsque les racines des peupliers déformaient la chaussée, Banguerossa, lui, voyait les veines du géant battre dans son sommeil. En se demandant si un jour il se réveillerait.

Alors depuis longtemps il rendait son pas le plus doux possible, pour ne pas déranger le gros dormeur, et il portait des chaussures à semelles souples. Quand certaines fois il voyait à l’heure du rush les centaines de pieds s’activer et pétrir et meurtrir et tuméfier la peau du géant, il le sentait trembler et il repensait aux Indiens d’Amérique. Les plumes dans la poussière, courbés, le cul en l’air et la joue sur la terre, l’oreille aux aguets.

Décrotant d'un air docte en se relevant que trois chevaux avec seulement deux cavaliers étaient à dix kilomètres et se dirigeaient vers l'est, qu'une des bêtes boitait, de l'antérieur gauche, que ce n'étaient pas des chevaux indiens, car ils étaient ferrés. Mais peut-être bien qu'ils s'en fichaient les Indiens, des trois chevaux et de leurs deux cavaliers qui arrivaient. Peut-être qu'ils cherchaient autre chose. Qu'ils cherchaient juste à connaître l'état de santé du géant : il tremble, il a mal, il tousse, foutus Blancs avec leurs fers et leurs grosses godasses. Avant que les docteurs aient des stéthoscopes, c'était bien leur oreille qu'ils collaient au thorax ?

« Vous ne regardez jamais les gens alors, si vous gardez toujours la tête baissée ?

– C'est le principe. J'évite.

– Vous aimez si peu les autres ?

– Ce sont eux qui ne m'aiment pas.

– Mais moi vous me regardez. » Et elle le fixait en finissant son verre et en croquant les glaçons. « Pourquoi ?

– Parce que vous êtes la seule au monde à ne pas me dire la vérité.

– Je croyais que tous les gens mentaient. » Elle disait ça d'un ton égal.

« Pas à moi. »

Alors il raconta, lambeau par lambeau, les bribes de sa malchance, dans ce vieux rade silencieux aux relents

fauves, à une femme qui ne se laisserait jamais connaître mais qui portait des bottes de cuir qu'il rêvait d'enlever.

À la seule femme qu'il pouvait regarder dans les yeux et qui ne s'enfuirait pas.

«J'ai un... don... enfin, plutôt un sacré coup de pas de bol, ou une malédiction. Mais vous n'allez pas me croire.

– Ça n'a pas d'importance ce que je crois.

– Il suffit que quelqu'un croise mon regard, rien qu'une fois, pour me débiter tous les secrets qu'il ne dira jamais à personne. Petits ou gros. Ça marche avec tous, enfants, adultes, vieux, hommes, femmes, transsexuels, hermaphrodites, ça marche avec tout le monde. Les mesquineries dont ils ne sont pas fiers, leurs grosses entorses à la morale, tout ce qu'ils prennent grand soin de cacher. On a tous quelque chose à se reprocher. Je suis un prêtre en puissance, la rue pour confessionnal. À la seule différence que je ne donne pas l'absolution.»

Elle a levé les yeux au ciel et échangé un clin d'œil avec le barman.

«Je peux essayer avec le vieil homme là-bas si vous ne me croyez pas.» Et il s'est levé. Elle l'a rattrapé.

«Non, pas ici. On sort.»

Glacée la nuit. Dans la rue un homme laissait son chien se soulager sur le trottoir, un gros rottweiler qui avait les yeux tristes alors qu'il poussait, et puis le maître est parti sans ramasser. Il était minuit passé et la

ruie était déserte, Nao a allumé une cigarette. Elle a dit :  
« On attend. »

Un jeune type est arrivé en scooter. Qu'il a bien garé. Il a ôté son casque, mis l'antivol, s'est ébouriffé les cheveux, a lissé son pantalon, dans cet ordre. Nao éteignait sa clope quand Banguirossa l'a regardé bien dans les yeux en lui disant « Bonsoir ». Le jeune mec s'est figé. Dans la pénombre ses pupilles se sont dilatées. Mais elles se dilatent aussi en plein jour, Banguirossa le savait, elles se dilatent toujours. Le jeune est resté planté là devant eux et il s'est mis à parler :

« Tous les jours je prends note. J'ai soixante-treize petits carnets de cent pages chacun, tous les mêmes. Je fais ça depuis dix ans. Je note mes selles. Ouais. À chaque fois que je vais chier, je le note dans un petit carnet, tous les jours : la couleur, la taille, approximative, la texture, et je compare à la veille. Je sais exactement quoi manger pour avoir la merde parfaite. C'est comme une étude, vous voyez. Le jour de la mort de ma mère je n'ai pas été à la selle. J'ai noté que j'avais eu mal au ventre toute la journée. »

Et puis les pupilles du jeune type ont retrouvé soudain leur taille normale et il s'est mis à rougir. Il secouait la tête comme s'il venait de se réveiller en sursaut. Banguirossa savait ce qui allait suivre.

« Bordel, mais... qui êtes-vous ?

– Juste un type. »

Nao a repris une clope en tirant tellement dessus

qu'on aurait pu croire qu'un nouveau réverbère s'était allumé. Elle s'est mise à rire. Banguirossa a calé ses mains dans ses poches, il a juste dit : « Venez, vous allez prendre froid. »

« C'est pour cette raison que j'ai été abandonné. Imaginez les gens penchés sur mon berceau, les grands-parents, les oncles, les tantes, les amis, les gens dans la rue, tous à dégueuler leurs sales secrets juste après m'avoir fait des gouzi-gouzi au menton. Qui "Je n'aime pas les chats. Vraiment pas. On dit que ce sont des créatures de l'enfer, non ? Pourtant j'en ai plein mon jardin, ce sont ceux du voisin. Vous n'imaginez pas à quel point c'est facile de tordre leur frêle cou. Il s'incline comme celui d'une vieille peluche qui manque de bourre. Crac. Leurs os, c'est comme ceux des poulets. Et hop, tous dans l'trou. Eh ben les voisins, ils en trouvent toujours à ramener à la maison. Alors faut que je recommence." Qui "Elle est si jolie. Vous savez, pas tordue comme une femme. Les enfants sont si jolis. Ce sont des adultes au fond, il ne faut pas se leurrer, mais des adultes sans les défauts. Ils ne trichent pas. Quand je la caresse je sais qu'elle aime ça, elle ne dit rien, rien du tout".

– Vous ne pouvez pas vous souvenir, vous étiez trop petit.

– C'est vrai. Mais je l'imagine. Mes parents m'ont

laissé dans un couvent de campagne avec les yeux bandés. Donc ça a commencé très tôt.»

Il a repris une gorgée de soda qui n'avait presque plus de bulles.

« Cette semaine il y a eu ce type d'un labo pharmaceutique qui s'amuse à foutre le virus de l'herpès sur le papier-toilette. Il y a deux jours j'ai rencontré un vague-mestre. Ce gros type se refusait à distribuer lettres et colis à certains malades de l'hôpital, "le bonheur aux bien-vivants, ceux qui doivent crever n'en ont plus besoin", alors il les jetait, sans même les ouvrir les lettres, il les jetait comme si elles n'avaient jamais existé, tout bonnement. "On va pas se faire chier pour des crevards." Il travaillait dans un hôpital avec une unité spécialisée en soins palliatifs. Toutes les autres lettres, il les distribuait. "Mais pas celles pour les crevards, ça non." »

Le même jour dans le bus il avait reçu les confidences d'une aide-soignante qui travaillait dans une maison de retraite. Et qui payait des putes pour divertir les vieux : « Vous avez déjà vu un vieux manger ? Ça fait des bruits de cochon, un tout vieux. Alors pourquoi pas les faire se transformer complètement en cochons, hein ? » Et avec sa caméra elle avait monté un petit business de films vendus sur certains sites codés, « grabaporn » elle appelait ça.

Voilà les histoires que Banguirossa connaissait, et il en avait des milliers. Qui depuis qu'il était en âge de

comprendre s'étaient accumulées, sans jamais l'ensevelir tout à fait mais presque.

« Vous n'avez jamais essayé les lunettes noires ?

– Ça ne marche pas.

– Ne me dites pas que vous avez passé trente ans à écouter ces salades sans jamais rien faire ?

– Faire quoi ?

– Vous pourriez être un justicier en puissance.

– ...

– Alors c'est que vous n'en avez rien à foutre.

– Tu plaisantes ?

– Vous me tutoyez ?

– Je tutoie les gens qui disent des conneries. » Il a soupiré.

Elle s'est levée : « Moi je vouvoie les gens que je ne vais pas revoir. »

Elle a ramassé son sac à main qui traînait par terre, il y avait toutes sortes de pendeloques colorées mal cousues dessus, qui faisaient penser à des clochettes silencieuses façon lépreux, une manière à elle de dire « attention, danger ». Ou alors à un petit animal fragile qui arbore des couleurs vives pour faire croire à d'éventuels prédateurs qu'il est venimeux, une grande tricherie pour la vie.

Elle a réglé, fait la bise au barman, hissée sur la pointe de ses bottes, et l'instant d'après le grelot de la porte a tinté, elle s'était tirée. Un chien a aboyé, deux courts

jappements sourds, peut-être le rottweiler qui revenait de sa promenade, le rectum vidé.

Banguirossa est resté dans le bistrot. Repensant à ce documentaire sur une loutre dans le Grand Nord canadien. Une pauvre bête qui s'était pris la patte dans un piège de braconnier et qui l'avait rongée, attaquant ses chairs, cisillant ses os. Quelques mois après, dans un autre piège, une autre patte. Jusqu'à la troisième, qu'elle avait aussi dévorée pour se sortir du piège en rampant, et le caméraman la pistait, sans rien faire, jusqu'à ce que la bête se traîne sur trois moignons et une patte pour aller crever sous un sapin.

Bien sûr qu'il avait pensé agir. Mais il était encore moins que ce cinéaste animalier, juste un type qui se rend compte à défaut de rendre des comptes, un type qui connaît l'état des lieux : ça suinte, c'est humide, les murs sont délabrés, les cafards font tapis, la plomberie part à vau-l'eau, y a pas d'électricité, le toit est effondré, des monceaux d'ordures en décomposition, et moi je vais vivre là-dedans, je ne ferai pas de travaux, et je me demanderai parfois comment j'arrive à supporter tout ça. Mais parfois ça ira. Un type qui ferme les yeux et ça me va bien comme ça. Même si ça pleure à l'intérieur.

À Nao il n'avait pas raconté les pires aveux qu'il ait eu à entendre.

Banguirosa quand il se couche le soir il ne s'étend pas sur le dos, serein et détendu, non, il se roule en boule il se fait compact, comme si sa peau devenait carapace ou piquants, il devient hérisson. Et protégé du monde pour quelques courtes heures, dans sa tête toutes ces histoires des autres tourbillonnent et s'entrechoquent et se collent à celles de la veille et de l'avant-veille et à celles accumulées toutes ces années, sale phénomène d'accrétion à sa petite échelle humaine formant une monstrueuse planète de dégoût.

« Bang, tu viens ? »

Il a sursauté. Pas à cause du diminutif, mais du tutoiement. Nao était revenue et tenait la porte ouverte en s'impatientant. Il y a des instants précis, des déclics. En cet instant précis il se dit qu'il suivrait jusqu'au bout du monde non pas la personne avec qui il aimerait vivre, mais celle auprès de qui ça ne le dérangerait pas de crever.